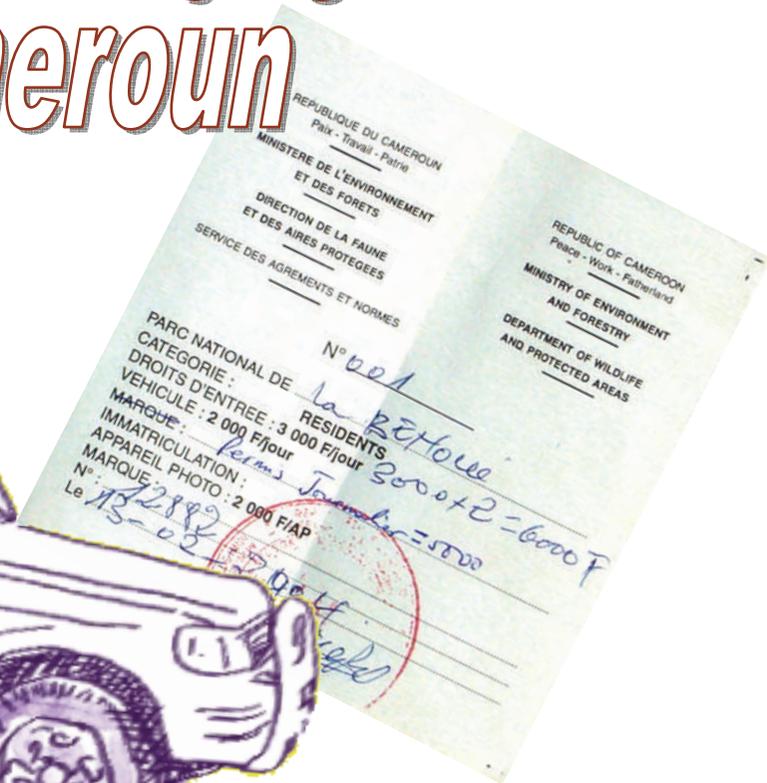
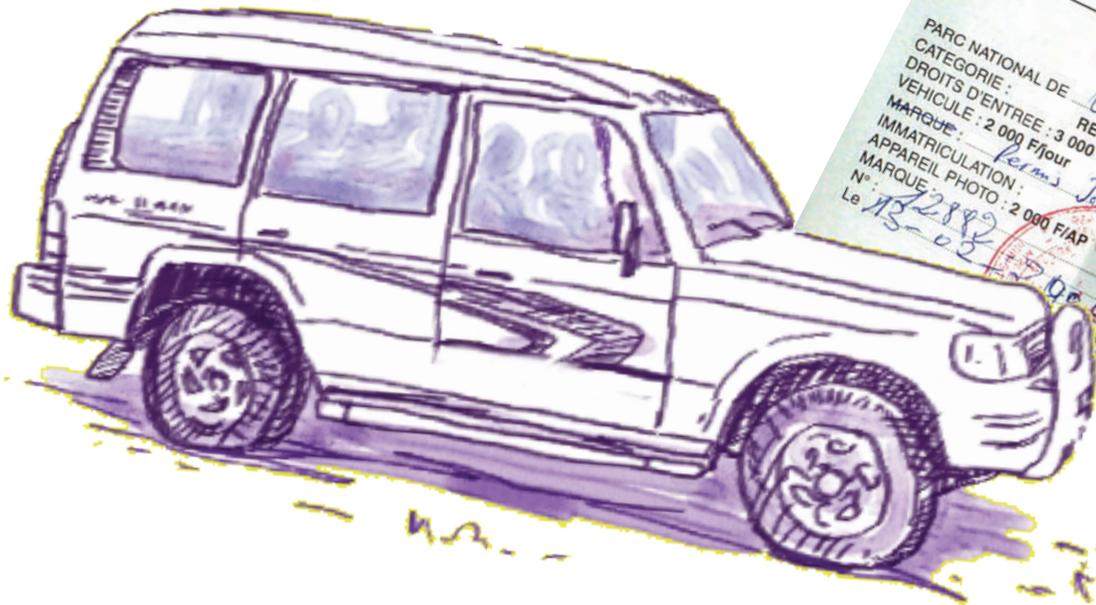


# Carnet de voyage au Cameroun



Famille Garro

Yaoundé, Février 2004



Famille Garro

**Carnet de voyage au Cameroun  
2004**

[leditionde.ngaoundaba.com](http://leditionde.ngaoundaba.com)

*Tous droits réservés, © leditionde.ngaoundaba.com,  
Beyrouth 2009*





**D**eux parents et trois enfants. Les enfants n'ont pas tous les mêmes parents et les parents sont avec tous leurs enfants...

C'est une famille recomposée qui s'en va pour neuf petits jours au fond de la savane africaine. Famille moderne qui voyage au cœur des derniers

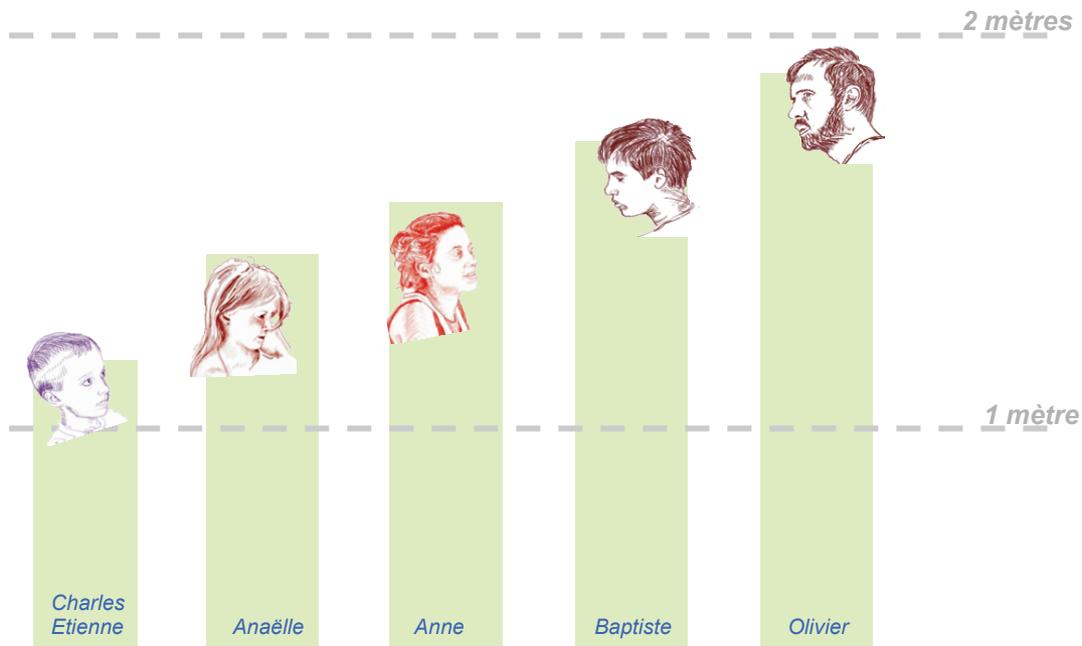
vestiges sauvages du passé de notre planète. Deux adultes, trois enfants et un gros 4x4 en route pour la brousse la plus reculée.

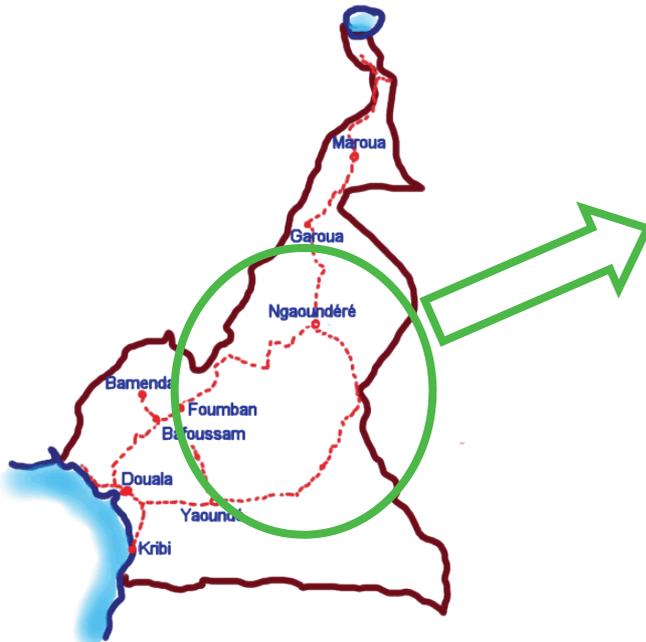
Nous sommes en février 2004, au cœur de la saison sèche, au cœur du Cameroun. Un bon moment pour voyager et découvrir le pays.

Il ne fait pas encore trop chaud. Les dernières pluies sont tombées il y a seulement deux mois et la piste ne s'est pas encore transformée en un nuage de poussière. Pas tout à fait, c'est à dire « un peu seulement ». Par ailleurs, une grande partie de la savane s'est envolée en fumée sous l'effet des feux de brousse et laisse découvrir des perspectives infinies teintées de vastes plages de couleurs sombres qui s'estompent dans les ocres rouges des sols et les ocres jaunes des hautes herbes encore intactes.



# L'équipe





1/ Camping en brousse ; 2/ et 7/ Auberge du ranch de Ngaoundaba ; 3/ Campement du Grand Capitaine ; 4/ et 5/ Campement de Bouba Ndjida ; 6/ Campement des éléphants ; 8/ Hôtel Mansa de Bertoua

## Le trajet

## Mardi 10 février

A six heures le réveil sonne. Ce n'est pas encore l'heure de partir. Pas encore. Je vais juste faire un tour au ministère afin de terminer un travail en retard. A huit heures je suis en vacances. Voilà, nous pouvons réveiller les enfants et nous *enfuir*. Un dernier bouchon, c'est la sortie

de Yaoundé, de cette grande ville bruyante et pleine de fumée. Anne conduit, je sommeille un peu. La route est belle, bien goudronnée pendant une quarantaine de km. Les premières secousses de la piste me réveillent et font rire les enfants à l'arrière du 4x4. Nous connaissons le chemin, l'ayant exploré en moto quinze jours auparavant. Une route qui

va en se rétrécissant dans les bois, une piste de forêt qui s'arrête brutalement devant la Sanaga.

Il y a un bac. Mais il est de l'autre côté.

Pas de problème, on attend qu'il revienne. Puis on paye « la course » pour pouvoir embarquer aussitôt. En attendant, on peut admirer les belles chutes d'eau de Nachtigal.



De l'autre côté, la piste serpente doucement vers Ntui, vite dépassé, puis Yoko



*Le mot de Charles Etienne (tous les jours entre deux repas) :*

« J'AI FAIM ! »

que nous atteignons vers treize heures. Une splendide arrivée dans un petit bourg complètement isolé. Des restes vacillants d'établissements coloniaux. Qui pourrait imaginer que cette ville a failli devenir la capitale du Cameroun ?

Nous dévorons dans le bistrot des militaires un pique-nique sorti tout droit des caisses du 4x4. Tomates -Fêta ; un repas de roi dans la chaleur de cette petite ville toute endormie. Nous faisons aussi quelques courses : du pain et des sardines ; le choix est maigre. Mais ça suffira

à remplir quelques ventres ; au cas où... mais pas plus. C'est désert et étroit. Nous montons et descendons au milieu d'un paysage qui a changé. Subitement plus de forêt. Juste quelques bosquets de vélos et une moto, d'arbres et des hautes herbes.





Bien souvent des étendues carbonisées. A chaque virage nous craignons de rencontrer un taxi brousse lancé à pleine vitesse. Finalement nous en croisons un (dans une rare ligne droite) qui nous fait signe de nous arrêter. Il nous remet une enveloppe, une lettre à donner au prochain village. Celui-ci se fait attendre. Pas tant de

villages que ça dans cette partie de la brousse. Soudain quelques cases en torchis. Là nous donnons la lettre à la première personne croisée.

Vers cinq heures il nous reste plus de cent kilomètres à faire pour atteindre Tibati. C'est décidé, on dormira en brousse. Les enfants semblent ravis de pouvoir jouer aux vrais aventuriers, faisant la guerre avec les bois calcinés de la savane.

Nous faisons une ballade sur la piste, personne, que des cris de singes et d'oiseaux. Les couleurs, au soleil couchant, sont magnifiques. Charles-Etienne souffle ses sept bougies après un superbe repas au coin du feu fait de sandwiches aux sardines et à la vache-qui-rit, accompagné de Graves.



**R**éveil en douceur avec le coucher de la lune, le froid de la brousse et le chant des animaux. Il est six heures du matin. J'ai plutôt mal dormi, Anne plutôt pas. Baptiste pas du tout. Les enfants, dans la tente, n'ont eu froid que tôt le matin. Sept heures moins le quart, le campement est plié dans le 4x4 qui est extrait de la savane.



Nous mettons le chauffage dans la voiture et roulons sur la petite piste.

Un moment extraordinaire, fabuleux, survient lorsque deux magistrats sont surpris par notre arrivée. Ils courent droit devant sur la piste pendant plusieurs minutes. Ils courent de moins en moins vite. Fatigués. On s'arrête afin de les laisser filer dans les broussailles.

Puis nous arrivons à Tibati. Enfin à Tibati ; la piste est longue. On petit déjeune avec du Coca-cola et des beignets dans une petite gargote. Pas de gasoil à la seule station de la ville...

Nous serons bientôt à sec mais on nous en promet plus loin à la bifurcation vers Ngaoundéré.

La piste est épouvantable. En fait c'est du goudron. Mais un goudron qui fait dans la dentelle avec de nombreux trous et parfois un peu de tôle ondulée.

A un moment nous décollons sur un trou que je n'ai pas vu venir et cela manque d'assommer tout le monde à l'arrière. Charles-Etienne est en pleurs, Baptiste contusionné et Anne est toute sonnée. Cela nécessite une petite pause au milieu du goudron. Nous réorganisons les positions dans la voiture : les parents devant et les enfants juste derrière.



Personne ne reste au fond. C'est ainsi que nous arrivons à la bifurcation où un jeune homme, Mamadou, déverse deux gros bidons (entre trente et quarante litres de gasoil) dans le

réservoir du 4x4. Un peu plus loin sous un arbre ce sera le pique-nique. Les derniers restes mangés sur le pouce. Quelques rares camions passent non loin dans un nuage

de poussière. L'air vibre. Rien d'autre ne bouge ; il fait très chaud. avoir fait supposer le calvaire de quelques kilomètres de plus. On fait le plein d'essence et direction le ranch de Ngaoundaba.

On y est reçus par Pierre, toujours égal à lui-même, c'est-à-dire très sympathique, exubérant et plein d'histoires intéressantes à raconter. Nous avons les nôtres et c'est un grand échange qui commence autour



Vers seize heures, à notre grande surprise, nous arrivons à Ngaoundéré. La carte est suffisamment imprécise pour nous

Le mot de Anne quand elle ne conduit pas :  
 « ATTENTION AU TROU ! »



d'une choppe de bière. Les enfants – c'est selon - découvrent ou redécouvrent le ranch. Petit bonheur nous sommes seuls clients et nous en profitons pour nous faire choyer. Corinne est absente – partie raccompagner sa mère à Douala - mais nous la verrons à notre retour.

grand feu dans la cheminée. En compagnie de Pierre, nous laissons vivre, doucement et tranquillement. Très tôt nous allons nous coucher. La fatigue de la piste...

Vers dix-sept heures, baignade dans le lac pour les moins frieux (ou les plus courageux). Puis c'est l'apéritif devant un



**Jeudi 12 février**



**L**es enfants se sont levés bien avant nous. Pierre les a nourris et s'en est occupé. Un vrai bonheur. Je crois qu'ils ont beaucoup joué à la guerre et à tous ces trucs qui me passionnaient étant gamin. Peu importe, en fait nous, les grands, nous nous sommes levés à notre rythme, en amoureux. Puis tous ensemble, nous profitons de la belle matinée pour aller nous promener, direction le bain de *détiquage*... Ah que voilà quelque chose d'impressionnant ! Des centaines de zébus – un millier, normalement – rassemblés par

les bergers afin de prendre le bain déparasitant hebdomadaire. Chaque berger pousse son troupeau dans un enclôt. Au bout de l'enclôt, une sorte d'entonnoir qui donne sur une fosse dans laquelle chaque zébu poussé par le troupeau se jette. Là il nage vers la sortie où il recevra – selon sa condition – une piqûre avant de regagner sa « liberté ».

Après le bain nous chargeons nos affaires et partons faire quelques courses à Ngaoundéré. Nous y arrivons juste avant la fermeture de l'épicerie Dabadji. Juste à temps pour faire le plein de provisions. Ensuite, nous mangeons rapidement chez Fouad à « la Plaza » en compagnie d'un ami d'enfance, Djafarou.



Le mot de Baptiste  
dans les  
campements :  
« PAN ! TÉ  
MORT ! »

Puis, c'est le goudron, long ruban usé qui va presque jusqu'au campement du Grand Capitaine, où nous avons prévu de passer la nuit. La route est ponctuée par des rencontres heureuses ; des bandes de singes verts et de babouins font pousser des cris d'émerveillement à toute la famille. D'autres

visions donnent plus de frissons ; ce sont les lourds camions renversés dans les virages, pachydermes inutiles dégueulant leur marchandise sur la chaussée.

Finalement, nous bifurquons sur la piste du Grand Capitaine. Un peu de tôle ondulée et beaucoup de gravillons rendent la conduite glissante. Mais le parc et les zones de chasse nous entourent. Tout le monde est à l'affût ; c'est au premier qui apercevra un animal.

Au grand pont sur la Bénoué, nous voyons beaucoup

d'animaux venus se désaltérer. Ce sont, tout d'abord, des singes postés en sentinelle sur le pont. Puis, au bord de l'eau des antilopes dont une très grande retient notre attention. Difficile de l'identifier, même aux jumelles, à cause de l'harmattan. Un élan de derby ? L'animal, immense, nous regarde tranquillement avant de s'estomper dans la brume. Plus loin, juste après le pont, il y a des babouins partout. Une grosse bande qui défile dans les arbres.

Nous sommes arrêtés par un



garde juste à la bifurcation qui direction et nous prévient qu'il mène au campement. Un monsieur très sympathique et souriant qui nous indique la Bénéoué.



Page 15

Au campement, nous sommes accueillis avec cordialité. Denis, le gérant semble pourtant être un grand timide. Il est discret et laisse son personnel s'occuper de nous.

En déchargeant les bagages, on s'aperçoit qu'un amortisseur arrière traîne dans la poussière. L'attache est brisée. Probablement les suites du trou rencontré sur la piste goudronnée de Tibati. Sous l'impulsion de Denis, le garagiste du camp démonte l'amortisseur et refait des attaches de bride dans une vieille cornière. Réparation de fortune qui nous



permettra de continuer notre voyage. Une aide appréciable.

Pendant ce temps, nous nous délassons au pied du campement. Les enfants jouent à lancer des cailloux dans la Bénéoué, traversent la rivière à pied et font des châteaux de sable... des enfants, de l'eau et du sable, et cela produit, où que l'on soit, des châteaux !

Ensuite c'est un repas en plein air devant un gigantesque feu de camp. Nous sommes les seuls clients et c'est très bien. On se couche tôt.

**A** notre réveil, Olivier et moi (pensant les enfants encore endormis ; à tort) allons admirer la Bénoué au soleil levant. Les couleurs sont feutrées. Nous apercevons des grands oiseaux, magnifiques. Dans le sable, juste devant l'eau, il y a

Le mot du cuisstot du Grand Capitaine à qui on demande le nombre de kilomètres jusqu'à Bouba Nadjida :  
« C'EST UN PEU LOIN »

beaucoup de traces d'animaux. Après un copieux petit déjeuner,



nous quittons le Grand Capitaine, en direction de la mare aux hippopotames. Au passage, on se fait arrêter par le garde du parc qui nous

demande de passer au retour pour payer les taxes. Il est sympa, n'a pas l'air pressé de nous faire débourser, aussi, nous lui promettons tout ce qu'il veut.

A la mare, les hippos sont pour la plupart dehors en train de se sécher au soleil. Spectacle inoubliable. Gros attroupelement de dos ronds et sombres sur une langue de sable. Au bout d'un moment, on distingue aux jumelles des crocodiles faisant eux même bronzette. Il y en a quatre. Un petit sort de l'eau devant nous et un gros s'y met dans un mouvement fluide. Exaltant ! De retour, le garde nous

fait payer l'accès au parc selon un tarif à la tête du client ; un truc bizarre. Mais comme il est sympa, on ne discute pas.

Ensuite, nous nous traînons tout doucement vers Tcholliré. La piste est belle, beaucoup de monde est dehors pour la cueillette du coton. Peu d'harmattan et des perspectives lointaines, sur des paysages de toute beauté. Un peu de tôle ondulée nous fait vibrer en cœur pendant

quelques heures, mais l'absence d'un amortisseur à l'arrière nous rend prudents et nous roulons tout doucement.

Enfin vers midi, nous entrons dans Tcholliré, petite préfecture assoupie au fond de la savane. Nous trouvons un petit restaurant de rue (« Ici, c'est Bagdad café, pas des faux pats »... indique une pancarte) afin de manger un peu de viande grillée et des beignets. A côté, une

*cabine téléphonique* offre des Coca-cola glacés.

C'est alors qu'un vendeur d'essence (Saïdou Hamababdo) vient fièrement nous montrer une lettre, reçue le matin même de France : c'est une photo prise par des Français lors de leur passage aux alentours de Noël. C'est aussi une énorme surprise, là au fond de la savane, car sur la photo, il y a la maîtresse de Charles-Etienne et





païement dû pour ger quand il se retourne pour y pénétrer. Il est s'enfuir. Nous en restons éba- très désagréable, his. En fait, ils sont deux qui fi- mais comme lent à toute vitesse. Nous avons nous n'avons pas tout juste le temps de prendre de monnaie, une photo de leur arrière train nous promettons déjà bien loin. Peu après, nous de lui donner les voyons trois autres éléphants. Il quatre mille y en a tout d'abord deux qui tra- FCFA manquants versent la piste... à notre retour... Nous nous arrêtons pour (Ce que nous ne ferons finalement

son mari !

Nous profitons de la présence d'un garage pas loin pour faire réparer l'attache de l'amortisseur. Le mécanicien s'appelle Hammadou Adba, et on promet de lui écrire. Nous repartons en début d'après-midi vers le Camp de Bouba Ndjida. A l'entrée de la réserve, le gardien nous réclame de manière virulente le

pas, préférant passer la barrière sur le côté et continuer notre route – ouh les vilains !). Dans la réserve, à peine faits quelques kilomètres, nous sommes saisis par une image et une émotion « violentes ». C'est un éléphant, à quelques mètres, juste au bord de la route. C'est un monument gigantesque mais tellement lé-



REPUBLIQUE DU CAMEROUN  
Paix - Travail - Patrie

MINISTRE DE L'ENVIRONNEMENT  
ET DES FORETS

DIRECTION DE LA FAUNE  
ET DES AIRES PROTEGEES

SERVICE DES AGREMENTS ET NORMES

REPUBLIC OF CAMEROON  
Peace - Work - Fatherland

MINISTRY OF ENVIRONMENT  
AND FORESTRY

DEPARTMENT OF WILDLIFE  
AND PROTECTED AREAS

N° 010

PARC NATIONAL DE Bouba Ndjida

CATEGORIE : RESIDENTS 4.023.000

DROITS D'ENTREE : 3 000 F/jour

VEHICULE : 2 000 F/jour 2000

MARQUE :

IMMATRICULATION :

APPAREIL PHOTO : 2 000 F/AP

MARQUE : 1984 17

N° : 43 12 19004

Le P. 06

observer leurs derrières gris lorsque, le troisième qui était resté de l'autre côté et que l'on n'avait pas vu, commence à barrire et à battre des oreilles d'un air fortement menaçant... redémarrage en trombe, les cinq cœurs battent à l'unisson, de

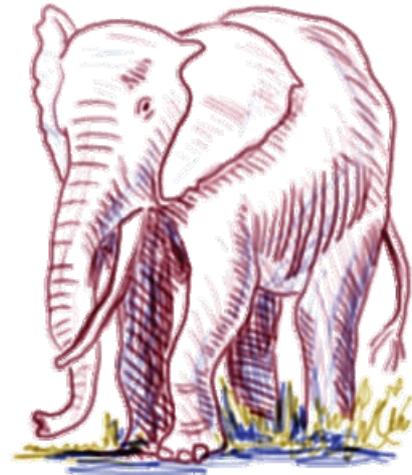
train de s'assécher. Kathryn, la patronne, est une belle femme très sympathique et douce qui nous met tout de suite en confiance. Pendant que nous devisions - la bière est idéalement fraîche - les garçons partent au bord

peur mais aussi d'émerveillement ! Sur la piste qui se déroule, nous découvrirons aussi au fil du regard des dizaines d'antilopes, des singes et des oiseaux.

Nous arrivons enfin au campement de Bouba Ndjida, lieu superbe, calme, beau, qui nous séduit instantanément. Les boukarous dans lesquels nous dormirons dominant un mayo à sec. Il y a juste quelques points d'eau, petites mares en

de l'eau... faire des châteaux et peut-être la guerre aussi. Anaëlle les rejoint rapidement. Nous restons seuls ; Olivier est heureux, moi aussi ; trop de bonheurs.

Sur ces sentiments, la soirée se déroule doucement dans ce coin reculé du monde.



Contrairement à ce que l'on nous avait annoncé, nous n'avons pas été réveillés par les barrissements des éléphants ou les hurlements des lions. La nuit a été tiède et paisible. Au petit matin, il fait tout de même un peu frisquet. Nous déjeunons rapidement alors que l'air est encore vif et que le soleil ne fait que se lever. Il s'agit de partir au plus tôt en



Le mot d'Olivier qui fait battre le coeur de Anne :  
« DEMARRE VITE ! »  
Lorsque l'éléphant bât des oreilles...

chasse de sensations et d'images fortes. Un pisteur nous accompagne.

Tout de suite il repère une girafe. Où ça ? Personne ne voit rien. Pourtant elle est là, belle et paisible à vingt mètres de nous, à moitié dissimulée dans les arbres.

Plus loin nous empruntons une petite piste. Il y aurait des lions dans le coin. Et oui. Peu de temps après, nous apercevons un couple couché sur un rocher. Lorsqu'ils nous voient,

ils font une pause – dédaigneuse - puis s'éloignent l'air hautain. C'est beau et majestueux, mais finalement pas si impressionnant que ça... Ça le devient plus quand nous croisons à quelques dizaines de mètres de là un jeune mâle. Il est tout proche de la voiture ; on pourrait le toucher ; sauf que c'est un gros chat plein de muscles et de griffes. Le moment magique passe : le jeune lion s'est





éloigné de nous ; il s'est rapidement fondu dans les hautes herbes.

Nous terminons notre tour en rencontrant nombre d'antilopes ; des bubales, des antilopes cheval (hippotrague), des guibs harnachés, des cobs de fassa, des oribis, des cobs de roseaux et parfois une petite biche cochon. Tout à fait mignon ; on en mangerait !

Il fait désormais trop chaud pour faire autre chose que rester à l'ombre. Nous rentrons au campement pour un repas bien mérité. Ensuite dans la chaleur

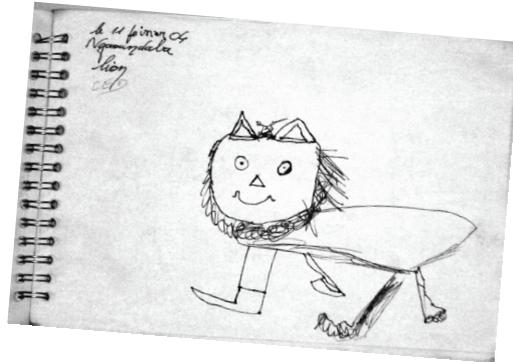
du plein soleil, nous ferons une sieste pendant que les enfants



s'occupent à des jeux de société.

Nous ressortirons, en fin d'après-midi pour chercher les éléphants. Au soleil déclinant, les couleurs sont magiques, tellement inconnues, tellement explorées. Mais peu d'animaux sont visibles. Pourquoi ? Personne ne peut nous l'expliquer. Seul souvenir fort de cette virée : une superbe girafe, à quelques mètres, qui mettra plusieurs minutes avant de se confondre à nouveau avec les arbres, plus loin.

La soirée est tranquille, quoique

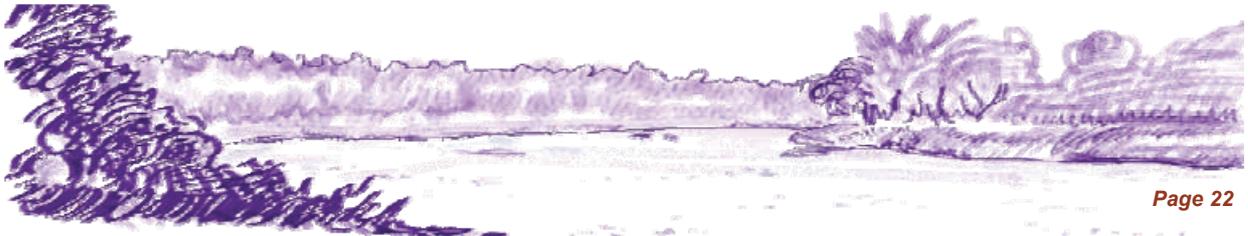


Paul... ils ne voient pas grand-chose, juste un hibou, à moins qu'il ne m'ait dit « *c'est chouette* », je ne sais plus. Cette escapade me vaut une frayeur indescriptible car il n'a pas voulu me réveiller pour me prévenir ... et me voilà, après un



réveil nocturne et solitaire, bien animée pendant le repas car le campement est plein et les verres semblent se vider très vite. Lorsque toute la famille est couchée, Olivier part en excursion nocturne avec Kathryn et Jean-

en train de le chercher, sans lumière (le groupe électrogène est coupé), au milieu des boukours silencieux. Je scrute, à l'aide de ma toute petite lampe de poche, chaque recoin du campement, effrayée à l'idée de tous ces animaux dangereux que je pourrais rencontrer...



Nous nous levons à nouveau tôt, vers six heures. Il fait frais, c'est agréable.



Nous reprenons la direction inverse vers le campement du Grand Capitaine. Mais en chemin, nous décidons d'aller jusqu'au campement des éléphants. Au passage de Tcholliré, nous faisons le plein d'es-  
*peu près* vingt litres chacun) et nous repartons aussitôt. Nous arrivons juste pour pique-niquer à la mare aux *hippos*. Cette fois-ci, ils sont tous dans la rivière, leurs têtes émergeant de temps à autre, - énormes, tranquilles - pour prendre un peu d'oxygène avant de retourner sous l'eau. Pas de crocodile ; ils sont certainement à l'affût, quelque part sous la surface. Brr ! Il fait chaud mais on ne se baignera pas.  
Il y a aussi beaucoup d'harmattan. Les détails sont estompés.

Nous ne traînons pas et repartons pour atteindre notre but en milieu d'après-midi.

Le site du campement des éléphants nous plait beaucoup. C'est à la fois plus rudimentaire (pour les commodités) mais aussi plus moderne (dans le design) qu'ailleurs. Nous sommes les seuls clients, ça nous va bien. Le camp surplombe le mayo, nous entendons des multitudes de cris d'animaux, des sons et





Le mot d'Olivier en arrivant à un campement:  
« VITE UNE BIERE ! »

des bruissements. Tout est comme dans un rêve. Deux baobabs superbes trônent au milieu du campement, dont les feuilles, paraît-il, plaisent beaucoup aux éléphants... encore des rencontres nocturnes qui nous interdisent de sortir des boukarous la nuit.



Le patron, Per Aarhaug, vient nous saluer en rentrant de brousse avant de repartir aussitôt vers Garoua. Nous restons seuls avec les quelques employés.

Encadrés par un pisteur armé et par un porteur d'eau, nous partons tout de même vers quatre heures pour une marche dans la savane. On se sent soudainement beaucoup plus proches de tout ce qui bouge. Un envol de deux pintades nous fait une belle frayeur ! Tout le monde se sent plus vulnérable.

Les sens sont plus à vifs qu'en voiture. Dans le lointain, nous entendons barrir un éléphant. Un gros mâle, nous indique le pisteur. Nous cheminons à la queue leu leu, à travers les grandes herbes. Puis

traversons le mayo – le même que celui que domine le campement – avant de nous enfoncer dans une petite forêt. De là, nous faisons un tour dans une plaine aux herbes rases. Un marécage asséché ?

Nous croisons quelques cobs de fassa au milieu des grandes herbes. Petite joie sur le sentier, le pisteur nous

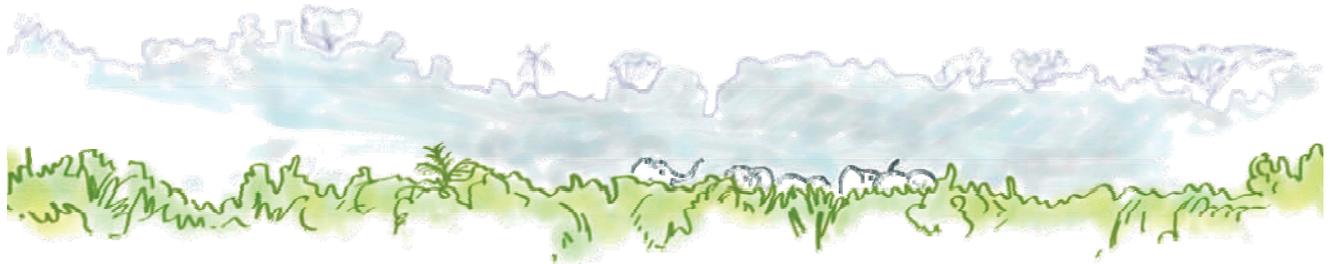


indique des traces de panthère. Ce sont comme des traces de pattes de chat mais beaucoup plus grosses. On voudrait pouvoir partir avec. Lors du passage dans la forêt, nous apercevons au-dessus de nos têtes trois magistrats qui semblent voler de branche en branche, comme des fées. Une pluie de feuilles, poussière d'étoiles, les accompagne. Dans la plaine, un autre cob de fassa, un mâle imposant que nous mettrons plusieurs minutes à distinguer dans

les brumes du soir. Sur le chemin du retour, autre spectacle inoubliable, un troupeau de six éléphants, pas si loin – une centaine de mètres- broute jute au-dessus du lit du mayo. Le pisteur nous fait passer de l'autre côté du lit afin de s'en éloigner. Il nous force à accélérer le pas. Douce peur au ventre ; celle (imaginaire sans doute) d'être chargés par ces mastodontes. De loin, nous les observons un bon moment ; ils mangent feuilles et herbages, puis s'en vont

lorsqu'ils sentent notre odeur. Sensations garanties pour tout le monde.

La soirée est très calme, après tant d'émotions ; l'apéro nous fait un bien fou avec pop-corn et beignets de crevettes. Le menu sera fait de viande de brousse : du cob de Buffon. Le ciel est superbe, des milliers d'étoiles brillent comme autant de cœurs et de moments merveilleux que nous vivons ensemble.



On s'en va doucement vers Ngaoundéré dans le déroulement de ces paysages si beaux qui changent au fur et à mesure de notre descente vers le sud. Comme pour retarder encore notre arrivée en ville, sur ce chemin du retour que nous n'avons que peu envie d'emprunter, nous faisons une pause au bord d'un torrent, au pied du plateau de l'Adamaoua. Pour l'atteindre, il faut emprunter un tout petit bout de piste embroussaillée et calcinée. Mais là, au bord de cette rivière qui dévale



Le mot des deux  
petits en 4x4 :

« C'EST  
QUAND QU'ON  
ARRIVE ? »

de la *falaise*, on se croirait de retour dans les Alpes ou les Pyrénées. Dans la chaleur de cette fin de matinée, l'eau est fraîche, presque froide. Les enfants se mouillent les pieds ; Olivier préfère le bain intégral !

Nous sommes attendus chez Bienvenu, un ami camerounais

connu à Belfort. Au menu, du capitaine braisé dont les enfants reprendront plusieurs fois. Dans le cadre simple de sa petite maison, l'ambiance est, comme toujours, chaleureuse et bonne enfant.

Les choses semblent s'enchaîner moins vite que les jours précédents. Nous arrivons au ranch de Ngaoundaba en milieu d'après-midi. Encore seuls clients, nous en profitons pour faire un tour en barque tous les cinq, les femmes et enfants à l'arrière, les deux *grands* ramant chacun à leur tour. Moment précieux qui nous voit, isolés au milieu de



cette étendue d'eau, explorant et découvrant, ensemble. On se perd un peu dans les joncs, dans les ors du soir qui tombe. Les oiseaux nous survolent en bande ; des grues, des merles

métalliques et tant d'autres. Adeptes du bain revigorant, Olivier plonge pour faire les derniers mètres à la nage. C'est un rire général. Nous sommes heureux.

Pendant la soirée Pierre et Corinne viennent discuter de temps à autre. Mais ils n'ont pas trop de temps, l'auberge est pleine.



Le réveil sonne tardivement ce matin ; sept heures moins le quart ! Nous avons du mal à sortir du lit. Sensations issues d'une autre vie, sur un autre continent : il fait froid au dehors et c'est tellement bon de rester blottis au fond des couvertures. Il nous faut finalement près de trois heures pour lever le camp. Notre départ est ponctué par de grands « au revoir ».

L'objectif de la journée est d'atteindre Bertoua pour y dormir. Fort heureusement, la piste est bien meilleure que prévue. Nous avançons rapidement. Les paysages vallonnés se déroulent doucement, pendant que les enfants (fatigués ?) restent tranquilles dans le 4x4.



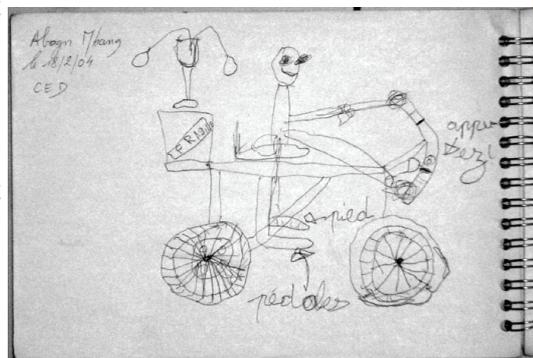
A Meiganga, nous effectuons un bref arrêt afin d'acheter le pique-nique dans une petite épicerie. Du pain, des sardines et des gâteaux ; c'est un peu mieux achalandé qu'à Yoko, mais guère plus.

Tout de suite après, nous déjeunons, au bord du Mi. Des fourmis urticantes et mordeuses s'invitent à notre « table » et choisissent Anaëlle comme mets de choix. Elle n'apprécie pas et le fait savoir. Nous avons aussi droit à une attaque en règle de moutonnetes dont les piqûres vont nous gratter trois jours durant. Nous

aurons comme souvenirs de belles marques et croûtes aux chevilles.

Après manger, la route se poursuit, ruban de terre puis ruban d'asphalte, toujours en très bon état (à part vingt kilomètres avant Garoua-Boulaï).

Nous nous arrêtons à un panorama doublement annoncé : sur la carte et



par un panneau. C'est une vue (très jolie) sur la savane arbustive. Des milliers de dégradés de pastels dessinent les formes douces du relief. Mais en fait de panorama, en y regardant de plus près, il y en a un second. Il y a bien sûr celui que nous regardons, le panorama des blancs, fait par des blancs pour d'autres blancs de passage. Et puis un second, plus incongru.

En effet, dès que nous nous arrêtons, un homme



Page 29

Le mot de tous (sauf Charles Etienne) quand on fait une blague :

« EXERCICE CHARLES-ETIENNE ! »

et trois enfants apparaissent et s'assoient dix mètres derrière nous pour nous regarder regarder. Le second panorama, celui des autochtones, n'est pas ce paysage dont ils ont l'habitude ; pour eux, la curiosité à voir, c'est nous.

Recouverts de poussière, nous arrivons enfin à Bertoua et allons au Mansa Hôtel. La poussière finira aussitôt au fond des bacs de douche. Rien

de particulier ni d'original dans l'accueil. Après plusieurs jours en camp, on est déçus par le manque de personnalité du lieu. C'est un hôtel qui a été luxueux une dizaine d'années auparavant et qui paraît maintenant juste un peu délabré. Les « petits » sont ravis de pouvoir se vautrer dans le petit bain de la piscine - même s'il sent l'algue - et de jouer aux quilles. Nous dînons ensuite dans un petit restaurant en ville. Ce retour à la *civilisation* est ponctué par une alternance de rires au flipper et de rires devant une émission de télévision particulièrement grotesque : « ça va se savoir ».



**G**rasse matinée pour la (presque) première fois du voyage. En fait, nous nous levons vers sept heures et demie pour déjeuner à l'hôtel. La route va être interminable. Nous prévoyons quatre à cinq heures pour rejoindre Yaoundé, mais nous y passerons le double. La piste entre Bertoua et le goudron est, en effet, longue et difficile. Ce n'est qu'une incessante vibration issue d'une très grosse tôle ondulée. Tout ça avec le danger des gros camions roulant à fond, tas de ferrailles grondants qui dégagent sans vergogne une

poussière acre. Nous mettons trois heures pour faire cent quatorze kilomètres. A un moment, nous doublons un pick-up en roulant seulement à vingt-cinq km/h !

Nous faisons une première halte coca à Doumé où nous en profitons pour revisser la serrure d'une des portes. La vitre avant droit, par contre, ne s'ouvre plus.

A Abong Mbang, à mi-chemin sur la piste, nous cherchons un endroit pour déjeuner. Dans cette petite ville, nous tournons un peu pour trouver un restaurant au milieu des bananiers. Il s'agit d'une maison privée dans laquelle une

**Mercredi 18 février**

Le mot qu'on avait oublié dans  
le nord lorsque l'on croise un  
policier :  
« PAPIER ! »

jeune femme nous sert à manger. C'est ce que l'on appelle un *circuit* ou *chantier*. Nous nous installons dans le salon pour dévorer du poisson de rivière (de la silure) et du hérisson. C'est très délicieux.

Ensuite, nous repartons bravement pour affronter les quatre-vingt onze kilomètres de piste restants, en espérant qu'ils soient meilleurs. Evidemment, ce n'est guère mieux. Au total nous mettons sept heures pour faire les deux cents kilomètres de piste !

Heureusement les paysages sont superbes. La grande forêt

est présente, très dense, tout autour de nous. Dans les creux, ce sont des cours d'eau et parfois des marécages. Les couleurs, ternies et rougies aux abords de la piste éclatent dans des verts profonds dès que le regard monte. Le contraste avec les paysages de la veille est tout à fait étonnant.

Sitôt passés Ayos, nous enchaînons sur cent quarante cinq

kilomètres d'un goudron impeccable (mais soporifique). Nous nous rapprochons de la ville, à contre cœur, et pour mieux nous rappeler que c'est le retour, nous avons droit à un contrôle par un militaire désagréable... on avait oublié !

Nous arrivons par un côté de Yaoundé que nous connaissons très mal. Nous circulons en nous guidant au GPS. Belle



occasion de découvrir de nouvelles routes dans cette grande ville.

Enfin, nous atteignons la maison vers six heures et demi, épuisés.

Le voyage est fini ; on jette nos sacs pleins de poussières sur la terrasse.

Avant de se coucher, nous avons une soupe tomates/vermicelles – dernier reste des provisions du voyage - en compagnie de la petite Haudrey qui nous attendait devant la porte de son jardin.

**Dessins** : Anaëlle, Anne, Baptiste, Charles-Etienne et Olivier  
**Textes** : Anne et Olivier  
**Contact** : [annegarro@yahoo.fr](mailto:annegarro@yahoo.fr)

Fait à Yaoundé le 27 février 2004









Déjà paru à [leditionde.ngaoundaba.com](http://leditionde.ngaoundaba.com) :

- Rêve de vierge, *par Abou Kooki* – 1996
- Le robot qui gagnera, *par Olivier Garro* – 1997
- Maman, le troll et moi, *par Isa Bitridi* – 2000
- Lyon 2037, *par Olivier Garro* – 2001
- Le petit garçon qui grogne et qui fait la trogne, *par Isa Bitridi* – 2004
- L'homme qui voulait devenir le plus gros du monde, *par Isa Bitridi* – 2004
- Carnet de voyage au Cameroun, *par famille Garro* – 2004
- Testament pour mes amis, *par Abou Kooki* – 2006
- Portraits du Cameroun, *par Baptiste et Olivier Garro*—2007
- Carnet de voyage Lyon-Beyrouth, *par famille Garro*—2007
- Les douze leçons du magicien, *par Abou Kooki* – 2009
- Des seins bien en main, *par Abou Kooki* – St Valentin 2009